

Je vais plus loin. Pour pénétrer les idées et comprendre les rêves sublimes de ces maîtres, il faut les prendre au début et suivre pas à pas leur marche ascendante ; sans cela leurs derniers ouvrages semblent écrits dans une langue inconnue. Cette préparation utile à l'égard de tous est indispensable à l'égard de Beethoven. Il n'est pas absolument indispensable de connaître *Idoménée* ou *l'Enlèvement du sérail* pour apprécier *Don Juan*. Seul, dans son incroyable perfection, c'est toujours le roi des opéras, l'opéra par excellence. De même, chaque symphonie d'Haydn et de Mozart se tient par elle-même, n'est pas un épisode détaché d'un autre poème et pourtant..... ne nous aventurons pas dans une glose interminable ; pour Beethoven, il est facile d'apercevoir la progression des idées et des formes dont il tend à les revêtir en se dégageant à chaque pas des formes consacrées. Ses six premiers quatuors, ses deux premières symphonies sont dans la donnée classique. Il s'y trouve mal à l'aise et reste inférieur à ses devanciers, dont le talent plus souple jouait avec l'aridité des formules. Pour lui, son objectif est au-delà du monde réel ; il poursuit une lumière, ses auditeurs perçoivent quelques reflets, et en suivant leurs lueurs tremblantes finissent par y voir un peu plus clair sans arriver à la solution complète. Aurait-il voulu embrasser, dans une œuvre de proportions inouïes, l'histoire, la poésie, la philosophie même de l'humanité ? On peut hasarder la question, il serait téméraire de vouloir la trancher et d'assigner à chaque symphonie un rôle bien déterminé. On sent, néanmoins, que chacun de ses chants procède du chant antérieur et prépare le suivant jusqu'à l'explosion du dénouement.

Dans la symphonie en *ré*, la deuxième, on voit quelques tendances à la contemplation idéale d'un monde nouveau,